L'entrée de l'université. Malgré le règlement qui leur interdit de suivre les cours en niqab, des jeunes filles refusent de l'enlever.

TUNISIE

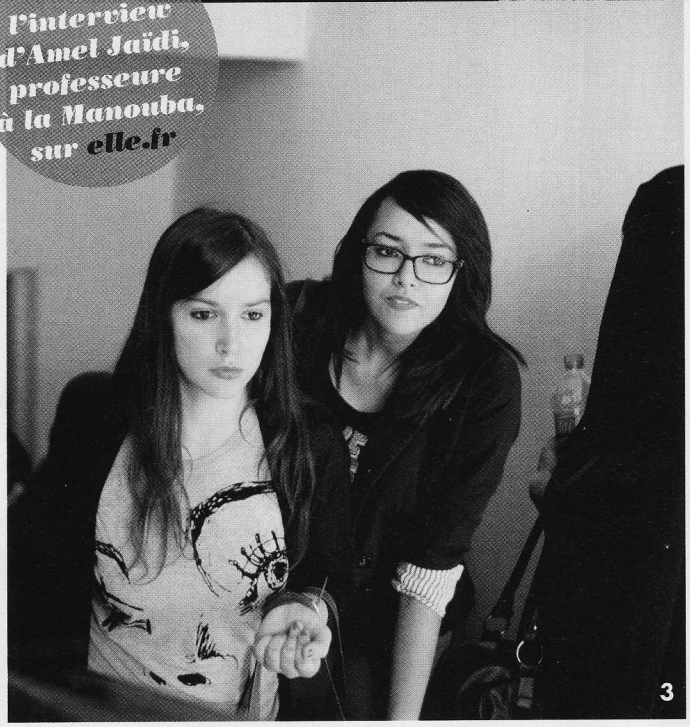
LE VOILE DÉCHIRE LA FAC

Le combat fait rage à l'université de la Manouba, à Tunis, entre laïcs et intégristes. L'enjeu ? Le port du voile intégral. Les prémices d'une deuxième révolution ?

Reportage Caroline Laurent-Simon
Photos Catalina Martin-Chico

« UN JEUNE BARBU EN TREILLIS S'EST APPROCHÉ DE moi. Il m'a chuchoté à l'oreille : "Maintenant, c'est une affaire personnelle entre toi et moi. Tu vas être liquidée !" » La scène s'est déroulée au printemps dernier quand des salafistes ont investi l'université de la Manouba, dans la grande banlieue de Tunis, pour soutenir des étudiantes qui refusaient d'enlever leur niqab en cours. « Ce jour-là, ils étaient une vingtaine de garçons et autant de filles, dont beaucoup n'étaient pas inscrits à la fac, se souvient Amel Jaïdi. Ils semblaient très organisés. » On n'impressionne pas facilement cette professeure et directrice du département d'anglais à l'université. Opposante sous la dictature de Ben Ali, activiste des droits de l'homme, Amel Jaïdi n'a jamais mâché ses mots. Ni renoncé à ses combats de démocrate depuis que la Tunisie est dirigée par les islamistes du parti Ennahda. « J'étais venue soutenir une collègue, qui avait interdit l'entrée de son cours à une jeune fille qui refusait de dévoiler son visage, comme le requiert le règlement de l'université. Je bloquais la porte de la salle pour que les salafistes qui nous entouraient n'entrent pas perturber le cours. Ils sont revenus l'après-midi et nous ont insultées, ma collègue et moi : "Sales putes !", "Tu iras en enfer...", "Orphelines de la France...", "Tu te fais épiler les sourcils, traînée !" » Ce qui l'a le plus remuée, c'est cette étudiante dissimulée sous un voile intégral, qui lui a lancé : « Ce soir, je prierai pour que tu meures demain ! » Entre déception et stupéfaction, la prof n'en revient pas : « Dire qu'on a fait la révolution, qu'on s'est fait

Ecoutez l'interview d'Amel Jaïdi, professeure à la Manouba, sur elle.fr



tirer dessus dans la rue pour entendre ça ! » Amel Jaïdi a porté plainte contre le jeune salafiste en treillis pour « menaces de mort ». La police l'a interpellé. Il y a eu une confrontation. Il a nié et a été libéré. Depuis, elle l'a revu plusieurs fois sur le campus : « A mon passage, il mime des postures d'art martial pour m'impressionner. Il ne lâche rien. Moi non plus ! »

Depuis novembre 2011, l'université de la Manouba, réputée pour la qualité de son enseignement en sciences humaines et fréquentée par 13 000 étudiants, subit les pressions incessantes des salafistes : sit-in devant le bureau du doyen ; manifs rythmées par des slogans religieux ; occupation du campus par des « barbus » parfois armés de bâtons et de sabres ; affrontements entre étudiants du syndicat UGET pro démocrates et membres de l'UGTE pro islamistes ; drapeau national remplacé par l'étendard noir des salafistes lors d'une manifestation ; saccage du bureau du doyen, le 6 mars dernier... Bilan : des sessions d'examen perturbées et une année d'études « complètement pourrie », raconte, dégoûtée, Aïda, 21 ans, en troisième année de linguistique. Pourtant, sur le campus de la Manouba, discutent sur le même banc des filles aux cheveux lâchés et d'autres en hidjab (foulard) de couleur, sur les pelouses ou à la cafétéria bondée, se saluent garçons branchés, étudiantes en jean, « fashion victimes » et silhouettes gantées en jilbab (long voile qui tombe sur une jupe ample gris sombre ou marron). Des filles fument. D'autres, enveloppées dans leur jilbab, se sont regroupées sur un muret. Tous et toutes semblent se mélanger. L'ambiance a l'air bon enfant, sereine, sans hostilité. Sauf lorsque quatre garçons à fine barbe, connus pour être pro « salaf », nous croisent en compagnie du doyen de la fac et tapent d'un pied rageur sur le sol avec un sourire narquois. Un petit signe qui dit que, en cette rentrée universitaire, le répit est fragile.

UN PROFESSEUR S'APPROCHE DE NOUS ET DEMANDE AU doyen : « Comment va la souffrance ? » Accusé de violence – ce qu'il conteste – contre deux étudiantes portant le niqab, Habib Kazdaghli risque cinq ans de prison. Un guet-apens, selon ses proches. Dans le camp démocrate, nombreux estiment que le gouvernement islamiste ne le soutient pas. Et que le pouvoir, par son attitude ambiguë, fait le jeu des salafistes en guerre contre l'universitaire. « Au mois de mars, cinq filles et un garçon, qui avait l'air d'être leur chef, ont investi une salle de 600 places, explique Habib Kazdaghli. Ils ont sorti les tables et les chaises pour en faire une salle de prière, et ont cadenassé la porte. J'ai fait faire un constat par huissier. Ils m'ont accusé d'avoir touché au Coran. Ils refusent la mixité, et, pendant les cours, certains garçons tournent délibérément le dos aux femmes professeures. » Décision est alors prise de sanctionner les fauteurs de troubles et de renvoyer deux étudiantes qui veulent garder le voile intégral en cours, pendant les examens et devant les membres de l'administration universitaire. « Deux filles en niqab sont entrées dans mon bureau, reprend Habib Kazdaghli. Comme elles n'avaient pas rendez-vous et que j'étais occupé, je leur ai demandé de sortir. Elles ont refusé et ont saccagé mon bureau. Un employé est témoin des faits. En partant, l'une d'elles s'est évanouie dans l'escalier en disant que je l'avais battue. Le même jour, une pierre énorme a été lancée à travers ma fenêtre. Elle m'a raté de peu. » Le doyen attend son procès fixé au 15 novembre, il est sous le coup d'une inculpation pour « acte de violence par un fonctionnaire ». Un scénario kafkaïen : « J'ai agi par souci pédagogique, pas par sentiment antireligieux. Notre religion, à nous, professeurs, est la pédagogie. On

LE VOILE DÉCHIRE LA FAC

1. Elles sont amies et revendiquent le droit d'étudier dans la tenue de leur choix. 2. Noor (à gauche) est une des étudiantes en niqab qui ont été temporairement exclues de l'université. 3. Aïda et Safa s'inquiètent de l'islamisation de leur pays. 4. Sur le campus, tous les styles cohabitent, mais la tension reste forte.

ne peut pas enseigner à un visage dissimulé sous un niqab ! » Dans un amphi quasi désert, Noor *, l'une des deux étudiantes en niqab renvoyées temporairement, est venue faire signer un papier à l'administration. Elle devrait reprendre les cours le 11 novembre. Enlèvera-t-elle son niqab ? « Dans l'amphi, je me mettrai au premier rang et je le retirerai. Comme ça, les garçons ne verront pas mon visage. » Mais Noor ne semble pas avoir décidé encore ce qu'elle fera vraiment. Devant nous, elle soulève son voile. Visage poupon. Regard triste. « Ma famille a été très en colère contre moi quand j'ai été exclue. Mes sœurs et ma mère me parlent à nouveau. Mais mon père n'accepte toujours pas que je porte le niqab. » La jeune fille accuse les professeurs d'être « égoïstes ». « Dans cette université, on usurpe nos droits et notre liberté. Nous sommes stigmatisées. Je suis victime de la société sous prétexte que je suis islamiste, martèle-t-elle. Dans la rue, on nous traite parfois de Ninjas, d'extraterrestres ! Je réponds que Dieu seul jugera. » Pourquoi porte-t-elle le niqab ? « Par foi. » Mais encore ? On n'en saura pas davantage. Noor assure « vouloir la tolérance et le respect de chacun ». « On ne fait pas de prosélytisme, on veut juste être comme nous le souhaitons. Je respecte celles qui ne portent que le hidjab et celles qui ne sont pas voilées. »

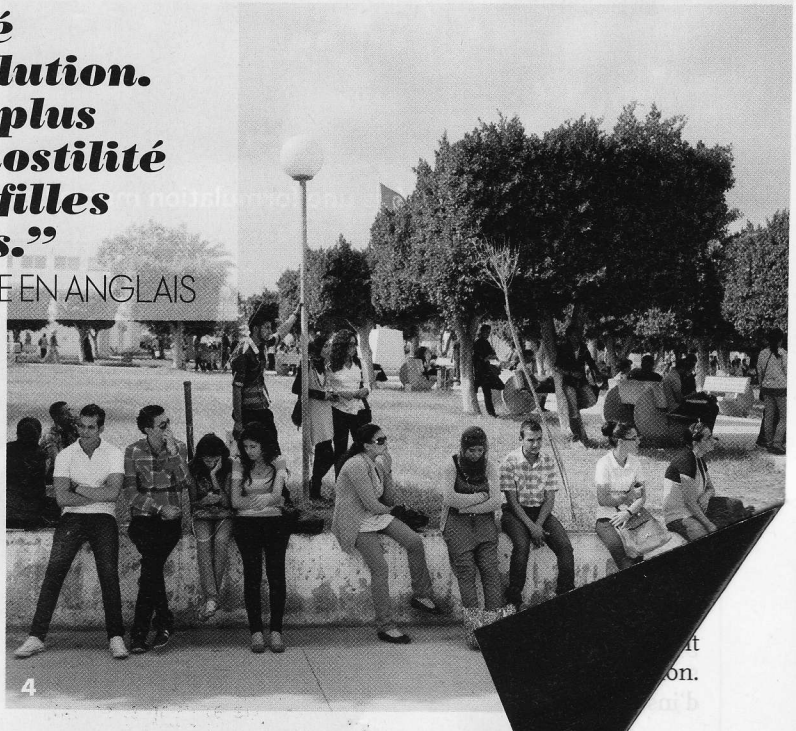
Safa et Aïda, deux brunes en jean, étudiantes en troisième année de linguistique, sont sceptiques. Elles racontent les « regards méchants ou méprisants » de certaines filles en niqab et de salafistes croisés sur le campus. « Ces filles ne nous respectent pas. Elles nous traitent de putains. Ce n'est plus ma Tunisie, enrage Aïda. C'est une culture de l'endoctrinement, où des filles participent à l'oppression d'autres femmes en rêvant d'appliquer la charia. » Rania, 18 ans, et Syrine, 19 ans, en première année d'anglais, ne sont pas plus rassurées. « Il y a deux semaines, les salafistes ont encore manifesté devant l'université en criant : "Islam ! Islam !" déplore Rania. Mais la religion, c'est intime, et Dieu n'a rien à faire à la fac ! » Syrine lâche : « On a violé notre révolution. Je sens de plus en plus d'hostilité envers les filles non voilées et celles habillées à l'occidentale. » Les étudiantes non voilées ne sont pas les seules à s'inquiéter des pressions des salafistes. « Lors des confrontations avec les "barbus", souligne Amel Jaïdi, j'ai vu des filles portant le foulard défendre les profs et insulter les islamistes. Beaucoup d'entre elles refusent les diktats extrémistes... »

SELON L'ADMINISTRATION UNIVERSITAIRE, IL Y AURAIT une soixantaine d'étudiants salafistes, garçons et filles confondus, à la Manouba. C'est peu, conviennent l'administration et les professeurs. « Mais ils sont très organisés et très actifs, notamment sur les réseaux sociaux, remarque Amel Jaïdi. Chaque fois qu'une étudiante en niqab refuse de sortir de classe, ils sont des dizaines à débarquer en force sur le campus pour faire du tapage. Depuis l'année dernière, tous les prétextes sont bons pour perturber les cours et manifester en clamant des slogans religieux. C'est le signe incontestable de leur projet d'islamiser la société. Le combat des islamistes passe forcément par la fac et par le système éducatif tout entier. » Pour certains professeurs et nombre d'étudiantes, les « filles en niqab » sont en quête d'identité et de reconnaissance sociale, et sont souvent utilisées, voire manipulées, par les salafistes. Et c'est peut-être ce qui fait enrager le plus les opposants aux islamistes. Sur fond de cohabitation précaire, l'atmosphère est tendue sur le campus de la Manouba. Mais aussi à l'université du 9-Avril, au-dessus de la médina de Tunis, où de récents affrontements violents ont opposé étudiants pro démocrates et pro islamistes. Comme une répétition, croient deviner certains, avant une deuxième révolution.

C.L.-S.

** Le prénom a été changé à sa demande.*

"On a violé notre révolution. Je sens de plus en plus d'hostilité envers les filles non voilées."
SYRINE, ÉTUDIANTE EN ANGLAIS



4

Catalina Martin-Chico chez Cosmos